

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 10, April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1978). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (10), 19-21.

Le théâtre qu'on joue

par
André Dionne

La complainte des hivers rouges au Trident

Après sa pièce célèbre *Le Temps d'une vie*, Roland Lepage continue sur un ton épique cette fois-ci, la redécouverte de notre passé qui s'avère très différent de l'image traditionnellement véhiculée par les ténors du défaitisme de nos manuels d'histoire. Notre histoire sera-t-elle enfin revisitée en dehors des idées cléricales de subordination et de dépendance ? Lepage nous fait revivre à travers la vision des femmes et des hommes d'ici les hivers rouges de 1837-1838. Quelle noblesse dans la défaite, malgré la trahison de certains des nôtres ! Quelle grandeur dans la souffrance collective d'un pays qui tarde à naître ! Quel verbe puissant sourd soudainement des « racines de notre mal vivre ». À partir des événements de 37-38, de cette chronique politique, Lepage projette le devenir de l'homme québécois façonné par les combats sociaux.

On ne pouvait mieux situer l'action que dans ce décor en échafaudage de construction qui n'est pas sans relation avec ce pays à bâtir, ces ouvriers-patriotes qui meurent dans l'espace à conquérir. Michelle Rossignol signe une mise en scène avec le sang des espoirs de nos pères. Rythme le souffle de cette complainte sur l'amour fou de nos hivers. Annonce la prise en charge collective de notre espace vital.

On n'entend pas un comédien, mais un chœur vibrant du peuple criant sa vérité retrouvée, sa marche obstinée qui débute et continue dans chaque instant.

Michelle Rossignol en compagnie de l'auteur de *La Complainte*, Roland Lepage.

S'il n'y a pas de pays sans grand-père, on peut aussi affirmer qu'il n'y a pas de littérature sans navet.

La pièce de Roch Carrier est l'exemple frappant de cette constatation. Qu'une pareille bluette reçoive une telle publicité — j'en dirais autant du roman qui l'a inspiré — nous oblige à une certaine réflexion sur la littérature qui exploite le thème du nationalisme. Est-ce un retour à 1960, à *Menaud, maître draveur* ou à *Maria Chapdelaine* ? Je ne saurais dire avec exactitude tant Carrier possède le talent de rassembler tous les clichés décharnés pour tenter de créer des personnages. Les seuls événements manquants sont les dernières révélations au sujet de la GRC. Ce sera sans doute pour la prochaine pièce.

Comment préparer une telle salade ? Analysons le présent plat. Réflexion d'un grand-père prétexte pour vous permettre de dire toutes les nouvelles à sensation parues dans le « journal de Montréal » : les maudits Anglais, la reine, le vieillard maltraité, le fils rebelle en prison, la jeune cégépienne contestataire, le jeune sportif à l'humour pompier, etc. Ajoutez quelques souvenirs des classiques du terroir. N'oubliez pas le père silencieux et révolté, la mère plaignarde et omniprésente. Présentez le tout dans un enrobage audio-visuel. De préférence choisissez un contenant qui répète les couleurs de votre contenu.

Vos invités peuvent arriver. J'oubliais. Votre musique d'accompagnement devra comprendre au moins quelques notes de folklore sans quoi vos invités pourraient se croire sur une autre planète.

N.B. Si la soirée se termine avec l'arrivée des policiers matraqueurs et tapettes, vous pourrez au moins vous dire que vous avez eu la chance de vous regarder le nombril à volonté et d'avoir participé à une masturbation nationaliste.



Louissette Dussault
et Paul Savoie
dans
Encore un peu
de Serge Mercier
au Théâtre Denise
Pelletier (Salle
Fred Barry)



Encore un peu
à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Pour inaugurer la salle Fred-Barry dont Jean-Luc Bastien sera le directeur, la NCT a choisi de monter *Encore un peu* de Serge Mercier. Cette création québécoise (on se rappellera que ce texte fut écrit en 67-68 et monté avec succès en France en 75-76) apporte une voix de plus dans notre dramaturgie. Mercier nous fait partager la vie d'un couple à la veille de ses noces d'or. L'existence paisible, simple, rythmée sur les trois repas de la journée. L'action du souvenir pour continuer de croire qu'on agit encore un peu. La tendresse du partage quotidien. L'amour silencieux et touchant.

Jean-Luc Bastien rend, par sa mise en scène, l'atmosphère envoûtante de cette complicité amoureuse au seuil de la solitude tragique. Le moindre détail, le moindre geste porte le poids du destin de ces deux personnages. Louissette Dussault (Elle) nous saisit par la subtilité de son jeu, la force de son caractère et sa présence envahissante. Paul Savoie (Lui) compose un vieillard lucide, tendre et obstiné.

Tous les éléments de ce spectacle (les décors et costumes de Raymond Corriveau, les éclairages de Claude-André Roy y compris) concourent à la sobriété de l'ensemble.

Ida Lachance
au Conventum

Après *Une amie d'enfance*, qui remporta tous les éloges de la critique, Louise Roy et Louis Saia, nous présentent *Ida Lachance*. Toujours le même verbe corrosif, la réplique « médaille », frappante et désaliénante. Un sens du dialogue direct et percutant que peu d'auteurs atteignent. Mais tous ces tableaux de la vie quotidienne québécoise sont cousus d'une situation prétexte très faible. Ida quitte l'Abitibi et son mari pour chercher le père du bébé qu'elle porte. Son périple l'amène à

Montréal, à Victoriaville, sur la côte nord et dans l'est du Québec.

L'entreprise des auteurs, louable dans son essence, souffre d'un manque dans sa réalisation. Même si les six comédiens (Pauline Martin, Murielle Dutil, Pauline Lapointe, Normand Chouinard, Marc Messier et Jean-Guy Viau) révèlent une versatilité, un talent et une fougue extraordinaire, les quarante-cinq caricatures qu'ils interprètent, demeurent inégales. Louis Saia, le metteur en scène, a bien rendu la différence entre les us et coutumes des diverses régions et des prototypes qui les habitent, mais certaines scènes répètent des thèmes usés. Si le projet collectif tente de rapailler l'homme québécois, il ne faudrait pas, en étant trop prolix, l'empailler dans des images folkloriques sclérosées.

Votre fille Peuplesse par inadvertance
au Théâtre d'Aujourd'hui

Avec sa dernière pièce, Victor-Lévy Beaulieu aborde d'une façon très intéressante le théâtre de la folie. Ce thème toujours présent dans son oeuvre (à des degrés divers) devient dans *Peuplesse* le centre et le moteur de l'action. Trois personnages vivent leurs fantasmes et symbolisent notre mascarade collective. Trois facettes de notre schizophrénie institutionnalisée : l'ordre des choses (Cossette), la voie d'évitement (Breton) et la haine silencieuse (Peuplesse). Seule cette dernière pourra sortir de ce monde clos en assumant sa folie jusqu'au bout. L'exorcisme, cette mascarade de l'Halloween si bien réussie à la fin de la pièce, apporte le moment de vérité d'une société schizophrène d'elle-même.

La mise en scène d'André Brassard édulcore avec pertinence les obsessions individuelles et le rythme d'une démarche sinueuse vers la liberté. Le spectacle malgré certaine longueur de la première partie, passe la rampe mais reste difficile et surprenant pour le public hostile à la folie.

« Ah ah ! » . . .

au Théâtre du Nouveau Monde

Avec « Ah ah ! » . . . Réjean Ducharme nous livre une nouvelle facette de son oeuvre et nous embarque dans un « trip » anguleux, ouvert et fermé, se mutinant contre son jeu déjoué. Deux couples adultes voyagent dans un code verbal, tragique et générateur de sa propre parole à partir d'un écho prisonnier de l'univers mental des protagonistes eux-mêmes. Délire. Dérision. Dé/boire. Dubitation pulsionnelle. Qui agresse qui ? Joute juxtaposée. L'imaginaire déjoue la phrase cartésienne aussi répétitive qu'une sonnerie de téléphone du Bell. On entre en jeu ou on en meurt. On demande l'exclusivité.

Il n'y avait sans doute que Jean-Pierre Ronfard pour réussir une mise en scène aussi pertinente et ponctuelle. Sa profonde connaissance de Gauvreau ne pouvait que souligner l'imaginaire de Ducharme proche des grands rêves tragiques où « les oranges sont vertes ». « Ah ah » . . . (il nous a eu), pris au piège dans le merveilleux décor de Wendell Dennis, le nez collé au grillage.

À l'intérieur de ces murs, Roger (Gilles Renaud), Sophie (Sophie Clément), Bernard (Robert Gravel) et Mimi (Jocelyne Goyette) s'adonnent à une partouze verbale tranchante dans la première partie, mais un peu trop diluée dans la seconde. Toutefois rien ne nous éloigne de ces comédiens versatiles et enjoués. On est comblé tant tout est in/espéré et in/attendu.

Robert Gravel
et Jocelyne
Goyette dans
Ah ! Ah !
de Réjean Ducharme
au TNM.



Le théâtre qu'on publie

Théâtre Public

des textes de Serge Mercier,
Jean Frigon et Louis-Dominique Lavigne

Il se publie trop peu de théâtre depuis quelque temps. Il se publie encore moins de jeunes auteurs. Il convient donc de saluer l'heureuse initiative du Centre d'essai des auteurs dramatiques qui, en décembre dernier, lançait le premier volet d'une nouvelle collection aux éditions de l'Intrinsèque : *Théâtre public*. À l'affiche, trois pièces qui ne sont pas tout à fait inconnues des assidus du jeune théâtre : *Après* de Serge Mercier, créée en mai 1977 par l'Atelier du Gégep Lionel-Groulx, *Ti-Jésus bonjour* de Jean Frigon, créée en octobre 1977 par le TNM et *As-tu peur des voleurs ?* de Louis-Dominique Lavigne, créée par le Brind'si de l'UQAM et reprise en avril 1974 par les productions Théâtre-Québec. Trois figures :

Figure 1 : C'est la genèse d'une histoire et/ou de l'Histoire : le huitième jour, l'homme prit la décision de vivre . . . et il vécut, lui, ses enfants et ses petits-enfants. Ils édifièrent la Pré-histoire et sa fille Histoire, l'histoire en auto-stop à la remorque du temps et de la bonne volonté des acteurs qui la font. Tout allait bien dans un monde sans histoires. Jusqu'au jour où.

Le rideau se lève sur une société qui fait l'Histoire « en points de suspension. [. . .] Tout le monde regarde la télévision » et se nourrit des rêves ou des désirs préparés et embouteillés d'avance par la société de consommation, sans jamais trouver l'impulsion d'agir. C'est le